

Avant-propos

Du siècle de l'histoire au siècle de la mémoire

Si le XIX^e siècle a pu être vu comme le siècle de l'histoire, le XX^e apparaît, à distance de temps, comme celui de la mémoire. Le concept de mémoire s'est imposé, à dater des années 1890, comme un enjeu majeur dans tous les domaines des sciences humaines. Le champ philosophique est largement reconfiguré par la publication de *Matière et Mémoire* (Bergson 1896) ; dans les mêmes années, les travaux se multiplient dans le champ psychologique, à commencer par ceux de Binet sur la mémoire visuelle abstraite (Binet 1894), largement commentés par Bergson, mais aussi, bien entendu, ceux de Freud sur le rêve (Freud 1900), appelés à une fortune autrement éclatante. L'École des Annales, en déclassant l'histoire politique positiviste et sa linéarité unifiante, au profit d'un feuilletage complexe de temporalités, ouvre la voie à une histoire des représentations, c'est-à-dire à une prise en compte de la mémoire des événements. La théorie des survivances – *Nachleben* – élaborée par Aby Warburg¹ au tournant des XIX^e et XX^e siècles, la redécouverte des « arts de la mémoire » par F. A. Yates dans les années 1960 (Yates 1975)² sont deux manifestations parmi d'autres, mais particulièrement importantes, de la permanence d'un questionnement mémoriel chez les historiens de l'art du XX^e siècle, questionnement aujourd'hui relayé par l'œuvre d'un Georges Didi-Huberman. La sociologie durkheimienne forge le concept de mémoire collective, qui reste attaché à l'œuvre fondatrice de Maurice Halbwachs (Halbwachs 1925). Un critique comme Albert Thibaudet, disciple de Bergson et l'une des figures les plus influentes de la critique littéraire européenne des années 1920-1930, définit la littérature, saisie au travers de ses mécanismes de transmission, comme « l'ordre de ce qui dure » (Thibaudet 1936, p. 564), c'est-à-dire comme une mémoire, « la mémoire des œuvres », pour reprendre une formule proposée, bien plus tard, par J. Schlinger (Schlinger 1992). Le concept d'interdiscours en linguistique, sur lequel nous reviendrons plus longuement plus loin, participe d'une attention analogue aux processus de capitalisation et d'actualisation mémorielles.

Il est significatif que l'idée de modernité et l'idée d'avant-garde au travers desquelles le présent en marche n'a eu de cesse de prendre conscience de lui-même, depuis Baudelaire à tout le moins, aient partie liée avec la notion de mémoire. La table rase, geste qui est bien souvent considéré comme emblématique de la posture avant-gardiste, doit être comprise, en effet, non pas, comme on le fait souvent, sous les dehors d'un attentat contre la mémoire mais, bien au contraire, comme une façon d'échapper au primat positiviste de l'histoire, de saper son autorité, de contourner l'autorité de ses scénarios, et cela, précisément, en déplaçant les enjeux du narratif vers le mémoriel. À la mise en intrigue, les avant-gardes préfèrent la liste : liste de préférences ou liste de précurseurs... Il n'est que d'ouvrir les manifestes du surréalisme pour s'en convaincre... Le passé n'apparaît plus ordonné par une intrigue unifiante, pris dans un geste totalisant, ou qui se veut tel, mais incessamment reconfiguré par le subjectivisme assumé d'une mémoire. Si l'on s'en tient à la seule littérature, et, de façon plus restrictive encore au seul genre romanesque, qui achève de s'imposer, dans le premier tiers du XX^e siècle, comme le genre cardinal, celui autour duquel le dispositif littéraire tout entier s'organise désormais, il est frappant de constater à quel point celui-ci trouve précisément à s'accomplir dans les grands romans de la mémoire : *la Recherche* proustienne ou, selon d'autres modalités, *Ulysses* de Joyce. À *la recherche du temps perdu* se donne explicitement pour une épopée de la mémoire culturelle, une épopée de la transmission (voir Pradeau 2008), avec ses « conseils de lecture », ses listes d'« écrivains préférés », la façon qu'elle a de dramatiser, de transformer en aventure existentielle, le jeu mouvant des préférences, les fantasmagories de la mémoire et de l'oubli.

Il revient à Borges d'avoir inventé le mythe qui manifeste avec le plus d'acuité et de force de résonance l'avènement du roman de la mémoire. L'écrivain argentin invite, en effet, à voir dans Ireneo Funes – le protagoniste de l'une de ses « fictions » – une figure du lecteur prodigieux que supposerait « la lecture linéaire suivie des quatre cent mille mots d'*Ulysse* », le mot *lecture* devant être compris ainsi à la fois

¹ On trouvera un exposé circonstancié des différentes étapes de l'invention de la notion de *Nachleben* dans G. Didi-Huberman 2002.

² Voir aussi les deux livres que Mary Carruthers a consacrés à cette tradition dans ses actualisations médiévales (Carruthers 2002 et 2002 bis).

comme processus de déchiffrement et comme processus de capitalisation, de mise en mémoire (Borges 1993 : 1584). Pour Borges, le livre de Joyce exacerbe les défauts d'un genre qui, parce qu'il n'est contraint par d'autres limites que celles de la patience de ses lecteurs, est susceptible de s'étendre indéfiniment jusqu'à excéder les capacités de la mémoire humaine. Une œuvre comme celle de Joyce, par sa longueur et par la densité extrême de son écriture, demande un effort d'attention si soutenu qu'elle semble avoir été écrite pour un homme encore à venir, ce Funes que Borges présente comme « une manière de Zarathoustra de banlieue ». Il faudrait, pour prendre la mesure des dix-huit chapitres d'*Ulysse*, pour trouver à se repérer dans ce labyrinthe ondoyant de relations, une mémoire surhumaine, comme celle que se découvre Funes, certain jour pluvieux où il fut renversé par un cheval pie. Les nouvelles de Borges, haut-lieu de la modernité et de la littérature globalisée, ou, pour mieux dire, passée en régime mondial (Pradeau et Samoyault 2005), sont autant de mythes de la mémoire : nous nous contenterons de citer, dans *Fictions*, outre « Funes et la Mémoire », « Pierre Ménard, auteur du *Quichotte* » et « La Bibliothèque de Babel », ou encore, dans *L'Aleph*, « La quête d'Averroès », sans oublier, texte plus tardif, « La Mémoire de Shakespeare ».

Si le tournant des XX^e et XXI^e siècles semble manifester les symptômes d'un déclassé du roman, c'est au profit des écritures de soi : autobiographie, autofiction, journal intime et autres mises en forme des prestiges de la mémoire. On nomme *mémoires*, rappelons-le, le genre dans lequel s'originent les écritures de soi. L'homonymie qui fait voisiner dans la langue les mémoires – au masculin – et la mémoire – l'étymologie nous apprend que le premier est un dérivé du second – mérite d'être commentée. Il se trouve, en effet, que le genre des mémoires se transforme en autobiographie, avec Rousseau, avec Chateaubriand et d'autres, du moment où, de témoignage pour servir à l'écriture de l'histoire, il se met au service de la mémoire privée, s'attarde dans les enfances, prend son aise dans le registre de l'intime et dans la sphère privée. Avec *Les Confessions* d'abord, puis avec *les Mémoires d'outre-tombe*, plus tard encore avec *La Règle du jeu* ou les *Antimémoires*, pour s'en tenir à quelques entreprises majeures et au seul domaine de la littérature française, le mémoire s'outrepasse en odyssée de la mémoire. Anne Coudreuse, dans le présent volume, décrit quelques-unes des modalités de ce processus, en examinant comment les mémoires de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle s'écrivent au contact de l'autobiographie et des œuvres de fiction, font œuvre de toute une mémoire fictionnelle qui les enveloppe et les porte. La relation complexe de dérivation qui associe et dissocie l'autobiographie du genre des mémoires est l'une des manifestations parmi bien d'autres du passage du siècle de l'histoire à celui de la mémoire.

Le règne de celle-ci, parfois dénoncé comme une dictature, et pas seulement dans le discours politique ou, plus largement médiatique, n'est pas exempt, comme tous les règnes, de conflits et d'excès. À une époque entièrement placée sous l'emprise de la « mémoire vive » des ordinateurs, les plaidoyers pour l'histoire ne manquent pas (Le Goff 1988 et Ricœur 2000), de même que les éloges de l'oubli (Weinrich 1999). Borges a très bien montré comment les fastes de la mémoire pouvaient se dégrader en cauchemars, en univers labyrinthiques, obsessionnels, en universelle confusion. Cette face obscure de la mémoire s'incarne dans la figure fascinante de l'hypermnésiste – Funes mais aussi Šereševski, le patient, désormais illustre, du neuropsychiatre russe A. Luria³ – mais on peut aussi bien en saisir les enjeux au travers de manifestations plus quotidiennes, des faits de discours comme l'antonomase par exemple (voir ici même le travail de L. Calabrese sur les dénominations d'événements) ou encore l'usage proliférant d'un adjectif comme « bolivariano » dans le discours politique vénézuélien, qui fait l'objet de la réflexion d'É. Samouth. Le présent volume n'a pas l'ambition de rendre compte du concept de mémoire dans tous ses aspects, dans tous ses états, mais, beaucoup plus modestement, de mettre en relation deux de ses champs d'application : la théorie littéraire et l'analyse du discours, et encore, en s'en tenant, pour chacun de ces champs, à quelques lieux de réflexion (l'intertextualité, les tropes intraréférentiels, les anaphores résomptives conceptuelles, les noms de lieux ou d'événements), sans prétendre en aucune façon épuiser un questionnement dont il s'agit avant tout de faire la preuve de sa fécondité.

Mémoire littéraire, mémoire textuelle

³ Voir Luria 1995. La figure de Šereševski joue un rôle important dans la genèse du *Grand incendie de Londres*, la « prose de mémoire » de Jacques Roubaud, poète qui se donne volontiers pour un artisan de la mémoire lettrée. Voir notamment Roubaud 1993, et, sur Roubaud, Pradeau 2003.

Les formulations contemporaines de l'intertextualité représentent le développement d'une longue tradition qui inscrit la littérature, comme tant d'autres formations culturelles, dans des dialectiques mémorielles complexes. De la circulation des épopées antiques, apprises par cœur, répétées *et* reconfigurées par la répétition même et par le déplacement, qui créent des associations et des enjeux politiques et culturels renouvelés, au développement des manuels d'histoire littéraire en passant par la Querelle des Anciens et des Modernes, singulièrement articulée autour du rapport aux grands prédécesseurs ; des auteurs connus par les extraits d'anthologies antiques au principe du dépôt légal qui assure la centralisation d'un trésor des textes permettant, entre autres fonctions, de voir à tout moment la production *nationale* ; des monuments aux morts de la culture que sont les ruines des civilisations anciennes, parmi lesquelles les langues dites *mortes*, dont les premiers académiciens français tirent argument pour célébrer leur activité de lexicographes (qui doit, répètent-ils à l'envi, assurer la survie des œuvres et de la civilisation françaises, dans l'harmonieux *commerce d'immortalité* entre le Roi et les œuvres de ses thuriféraires), à l'illustration de la langue française par un renouveau qui est aussi récupération critique d'un passé sur lequel les jugements varient selon les époques, voire les milieux : pas de conception de la littérature qui ne soit aussi du même coup une réflexion sur la mémoire. Et la *Poétique* d'Aristote et l'*Art poétique* de Boileau (voir Boileau 1674) sont des lieux de mémoire, pour prendre au pied de la lettre l'expression de Pierre Nora (1984).

La pratique rhétorique de la lecture comme prélèvement sélectif de passages et de pensées – entre le lieu commun et le trait nouveau – contribue à éclairer la problématique de la création – et la manière dont Montaigne peut faire surgir de « quelques vers de Virgile » toute une réflexion sur les attitudes de son époque à l'égard des pratiques et des discours liés aux rapports sexuels, et mettre [?] en œuvre une culture (au sens actif) du passé (Montaigne 1965 : 840-897). C'est aussi toute l'ambivalence à l'égard de l'originalité qu'on peut analyser à partir du concept de mémoire. Une période comme celle que, pour simplifier, on pourrait appeler le dix-septième siècle « classique », tiraillée entre les principes esthétiques de la convenance et la reconnaissance d'un *sublime* de la réussite hors des règles (témoins Boileau, traducteur de Longin et La Bruyère qui reconnaît à la fois la singularité et l'irrégularité de Corneille, d'une part, et sa réussite, d'autre part), formule clairement le besoin de se situer, voire de prendre ses distances par rapport à ce qui existe déjà. On trouve parmi les *Pensées* de Pascal l'affirmation : « Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau, la disposition des matières est nouvelles » (Pascal 1992, 1138). Quant à La Bruyère, qui ouvrait le premier chapitre des *Caractères* (« Des ouvrages de l'esprit ») par une affirmation apparemment en contradiction avec l'idée d'une *dialectique* créatrice (« Tout est dit et l'on vient trop tard, depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent », La Bruyère 1995 : 124), il finit le même chapitre en se ravisant : « Horace ou Despréaux l'a dit avant vous. – Je le crois sur votre parole, mais je l'ai dit comme mien, ne puis-je pas penser après eux une chose vraie, et que d'autres encore penseront après moi ? » (155) [divergence d'édition ou citation de mémoire ?]. Ce qui est en jeu, ici, c'est la temporalité de la littérature et l'émergence du sujet dans la dynamique de productions de l'esprit, esprit de l'individu, qui est aussi l'esprit humain en général.

Mais cette dimension mémorielle, pour être inhérente au texte littéraire comme à la littérature en générale, conçue comme activité et production sociales, n'en est pas moins problématique. Si l'on examine le canon, qu'il s'agisse du canon de la culture occidentale ou, plus localement, de celui de la littérature française, son élaboration est longtemps restée un point aveugle de la réflexion en littérature, laquelle, loin d'examiner critique et théoriquement ses mécanismes de formation, a le plus souvent continué à véhiculer la vision, si fermement exprimée par Boileau en 1701, d'un processus naturel, sans lacune ni erreur, de sédimentation d'œuvres de qualité, « l'épreuve du temps » [je pense qu'il faut faire apparaître plus nettement le nom donné à ce processus, d'où les guillemets] assurant à la fois la disparition des fausses gloires et la résurgence des chefs-d'œuvre indûment décriés par la cabale ou l'aveuglement du peuple. Or, le canon est devenu un enjeu, et les chercheurs/chercheuses attachés/es à mettre en évidence l'aspect inévitablement idéologique des mécanismes d'exclusion autant que d'inclusion qui constituent le processus d'élaboration du canon ont lancé, surtout depuis la fin des années 1970, des mouvements de remise en cause de cette évidence du canon. Non seulement on a proposé des canons alternatifs – et le fait de publier des auteurs de catégories sous-représentées dans les catalogues des éditeurs, comme les femmes dramaturges de l'Ancien Régime, peut se définir comme une intervention matérielle concrète pour altérer la mémoire littéraire, pour rendre en quelque sorte actif l'effort mémoriel, et créer des canons alternatifs ; mais encore, on s'est penché sur les canons majoritaires pour rendre compte (du sens idéologique, politique) de leur formation, en demandant en quelque sorte à la culture dominante, autant qu'une réparation et un désoubli, qu'une anamnèse qui remonte aux sources de ses pratiques discriminatoires – qu'il s'agisse du travail des féministes autour d'une poétique du genre, *Poetics of Gender* (Miller 1986) ou des études postcoloniales constatant que l'empire écrit contre-écrit, *The Empire Writes Back* (Ashcroft *et al.* 1989).

Le travail sur la mémoire, en littérature, n'est donc pas plus qu'ailleurs séparable d'une dimension politique. Et les vives réactions aux efforts de dénaturalisation du canon occidental (dénoncés comme idéologiques et politiquement motivés) confirment l'importance des enjeux⁴ tout comme elles mettent l'accent sur un informulé (voire un impensé) de la culture dominante pour laquelle les perspectives et les discours qu'elle sanctionne sont toujours libres de toute détermination idéologique, parce que ces déterminations ont pris la dimension transcendante de catégories *a priori* de la pensée du monde social.

Même hors de ces débats directement politiques, réfléchir sur le concept de mémoire en contexte littéraire amène à identifier des moments de conceptualisation particulièrement significatifs. On le voit spécifiquement avec le passage d'une réflexion sur les sources et le dialogue des œuvres en termes d'échos, de choix personnels, d'écoles, à des théories, plus ou moins directement rattachables au dialogisme bakhtinien, qui pensent la littérature comme circulation. De l'*intertextualité* (terme qu'elle a inventé) à la *transposition* (*intertextualité* lui ayant paru finalement comporter le risque d'en rester à une critique des sources, voir Kristeva 1974), Kristeva a posé l'inscription de tout texte dans un continuum langagier et textuel, tout texte n'existant que dans et par sa relation à tous les autres textes et énoncés. Sans vouloir ni pouvoir faire l'historique de l'*intertextualité* comme concept théorique (sous toutes les variantes qu'on lui connaît aujourd'hui), on peut simplement souligner les perspectives ouvertes par une conception qui fait vivre le texte sur un fond constitué de (potentiellement tous les) textes et de formations discursives, artistiques et sociales multiples⁵. On comprend aussi à quel point on s'écarte alors du simple processus citationnel, dont Compagnon (1979) avait d'ailleurs montré et l'intérêt et l'importance dans la culture, et dont les théoriciens de l'ironie, entre autres, ont montré certains enjeux, à une époque où l'on a appris à voir dans l'auteur un effet autant et plus qu'une *personne réelle*, même si « la mort de l'auteur », sorte de slogan des théories associées au structuralisme ou au *New Criticism*, est parfois vue par les théoriciens qui se rattachent aux *gender studies* (et en particulier les théoricien/nes gays [?] et lesbien/nes) comme une manière de faire réellement disparaître des canons culturels la mémoire des auteurs effectivement dissidents.

Libre promenade du lecteur, comme chez le Barthes du *Plaisir du texte* (1973), transposition (Kristeva 1974), travail contrôlé de et sur la forme pour Laurent Jenny (1976), dialectique de l'interprétant et de l'intertexte chez Riffaterre (1979), pour qui l'on peut même postuler une mémoire du texte précisément dans son oubli, lorsqu'une trop forte agrammaticalité ne se laisse pas réduire, et qu'on doit y voir « [l]a [t]race de l'intertexte » (voir Riffaterre 1980), ou encore contestation par N. Miller (voir entre autres textes 1990) du « déjà lu » qui définirait la poétique dans sa tradition masculine (et qui correspond, précisément à une lecture d'homme) : aborder la littérature comme mémoire et/ou par le biais de la mémoire, c'est d'emblée la problématiser comme donnée de l'expérience (culturelle).

La mémoire discursive, entre langage, expérience et cognition

Cette prise en compte de l'expérience fonde également toutes les approches discursives des productions verbales qui souhaitent intégrer les contextes à la constitution du sens. Dans cette perspective, la notion de mémoire discursive, désormais bien installée dans les méthodologies de l'analyse du discours, est particulièrement opératoire.

Il faut cependant préciser qu'il existe deux concepts de mémoire discursive en analyse du discours. Nous parlerons dans ce numéro de celui qui a été proposé en 1981 par J.-J. Courtine, dans le contexte de l'analyse du discours marxo-freudienne engagée autour de M. Pêcheux, notamment à partir du concept d'interdiscours (Courtine 1981, Pêcheux 1975, 1984). Dans un autre contexte, celui d'une analyse du discours plus étroitement harrissienne, qui porte sur l'intradiscours, c'est-à-dire qui limite les contextes à la matérialité des énoncés, le pragmaticien A. Berrendonner développe dans les années 1990 une « autre » notion de mémoire discursive, définie comme une compétence psycho-cognitive qui permet au récepteur d'interpréter les énoncés en recourant aux trois mémoires : immédiate, à moyen terme et à court terme.

La mémoire discursive formulée par J.-J. Courtine dans sa thèse sur le discours communiste adressé aux Chrétiens en 1981, à partir de la notion de « domaine de mémoire » introduite par M. Foucault, a été par la suite retravaillée en « mémoire interdiscursive » par A. Lecomte et S. Moirand (2003, 2004, 2007). On

⁴ Voir Bloom 1994, pour une défense qu'on pourrait appeler « universitaire » et, pour une version beaucoup plus marquée politiquement, D'Souza 1992.

⁵ Pour une présentation récente de l'intertextualité comme espace (mémoriel) de la littérature, voir Hellégouarc'h 2006 et Samoyault 2001.

parle de mémoire discursive quand les discours s'intègrent, par des marques repérables, dans des domaines de mémoire associés, c'est-à-dire développent des liens mémoriels de reformulation, répétition, ou au contraire d'oubli et de déni, par rapport à des « formulations-origines » (l'expression est de J.-J. Courtine) repérables mais *non présentes explicitement* dans les productions verbales. Ce détail est important pour saisir l'origine et le sens de la notion, qui est une proposition alternative à celle d'interdiscours, faite par M. Pêcheux dès 1971, et qui comportait une dimension inconsciente. Les proverbes dont parlent ici G. Achard-Bayle et B. Schneider constituent des lieux d'inscription de ce type de mémoire et l'analyse de l'adjectif *bolivariano* que propose ici É. Samouth livre également un bon exemple d'un véritable lieu de mémoire et d'histoire, inscrivant, souvent à l'insu des usagers, le mythe du *Libertador* dans un simple adjectif.⁶

Dans la perspective de J.-J. Courtine, ces inscriptions échappent largement au sujet, qui est en quelque sorte parlé par des mémoires qui lui sont externes. La notion de « mémoire interdiscursive » que propose S. Moirand, articulant l'épistémologie de ce courant au dialogisme bakhtinien pour lequel il n'existe pas plus de langue que d'inconscient, réintègre une sorte de conscience du sujet dans ses pérégrinations discursivo-mémorielles. Il y a selon elle mémoire interdiscursive quand les discours parlent dans les mots d'autres discours, comme le montrent ses travaux sur le discours médiatique à propos des affaires de la vache folle ou du discours transgénique (parler du « soja fou », c'est parler de la question des plantes transgéniques dans les termes de l'affaire de la vache folle, par exemple) ou font surgir d'autres événements, qui deviennent en quelque sorte des cadres d'expression : « Marée noire : le Tchernobyl de l'industrie pétrolière », titrait par exemple en juin 2010 le quotidien en ligne *Rue89* à propos de l'affaire du pétrole de BP en Louisiane. Autre exemple : la comparaison récurrente, de la part des adversaires des réformes de l'enseignement en France dans les années 1980, aux dispositifs totalitaires de la révolution culturelle chinoise ou de la dictature khmère, constitue également un phénomène de mémoire discursive, un discours se construisant dans les termes d'un autre, dans de complexes jeux d'analogies, d'héritages, de reformulation et de polysémie.

Dans *Les prédiscours* en 2006, M.-A. Paveau a proposé le concept de « démemoire discursive », retravail de la « démemoire » que R. Robin, exploratrice des « passés fragiles », avait avancée [ou plutôt avancé] dans les années 2000 pour décrire les modifications langagières dans le Berlin de l'après-chute du mur (Paveau 2006, Robin 2001) : elle considérait en particulier que le processus de débaptême et rebaptême des rues, les noms de héros des brigades internationales ayant été remplacés par ceux de... chevaliers teutoniques (Robin 2004), était le résultat d'une « démemoire », sur laquelle elle portait un jugement négatif. Ce phénomène très intéressant du débaptême s'observe dans plusieurs lieux marqués par des changements politiques forts : J. Gonac'h, qui a observé ce phénomène à Vitrolles entre 1997 et 2002, ville sous mandat du Front national, parle à ce propos « d'épuration symbolique », expliquant qu'il s'agit avec le débaptême de retirer l'histoire d'un être humain de la mémoire collective (pour Vitrolles, Dulcie September ou Jean-Marie Tjibaou par exemple). Le mot d'*épuration* est fort, sans doute parce qu'il est lui-même inscrit dans une mémoire discursive encore critique, mais il pose la question d'une sorte de violence faite à la mémoire, à l'aide de l'outil de langage (Gonac'h 2007).

La notion de démemoire discursive s'inscrit donc dans cette constellation conceptuelle, et désigne un ensemble de phénomènes de déliaison de ces rappels et insertions dans le fil mémoriel du discours, qui permettent la *révision* des lignées discursives, c'est-à-dire des transmissions sémantiques culturellement et socialement assurées par les outils de la technologie discursive (les plaques de rue mentionnées par R. Robin et J. Gonac'h en sont un bon exemple). Ces révisions peuvent être des changements sémantiques, des néologies sémantiques, des re-dénominations, des reformulations, etc., bref un ensemble de phénomènes langagiers qui vont produire des effets transgressifs ou contre-intuitifs dans un contexte où règne un accord sémantique.

Mais il existe aussi des phénomènes d'*effacement* de la mémoire discursive, qui ne relèvent pas d'une transformation de la mémoire, mais de son éradication. On sait que l'aménagement de la mémoire, que ce soit par la démemoire ou par l'oubli, constitue l'un de ses modes de fonctionnement. Généralement, on ne *décide* pas d'oublier et l'expression *oubli volontaire* est un peu contre-intuitive. Il existe pourtant une catégorie d'oubli volontaire, oubli « actif » en quelque sorte, motivé par le fait que se souvenir ou avoir présent à l'esprit serait insupportable, pour des raisons qui peuvent être très variées. On trouve dans l'histoire un extraordinaire phénomène de ce type, que N. Loraux décrit dans *La cité divisée* (Loraux 2005 [1997]). Elle y explique qu'en -403, après la guerre civile, les démocrates rentrés dans la cité proclament par décret

⁶ Ce genre de mécanisme plaide d'ailleurs pour le développement d'analyses réellement pluridisciplinaires de la littérature : la parenté est ici forte avec les perspectives intertextuelles, et, inversement, les textes littéraires offrent des corpus alternatifs et neufs aux réflexions des linguistes.

qu'« il est interdit de rappeler les malheurs », à travers la formule *me mnesikakeîn*, « façon de proclamer que pour les actes séditieux, il y a prescription. Avec la visée de restituer une continuité que rien n'aurait entamée, comme si rien n'était advenu » (p. 152). N. Loraux précise qu'il s'agit là de l'effacement d'une « écriture tout intérieure, tracée dans la mémoire ou dans l'esprit, et par là susceptible, comme toute inscription, d'être effacée » (p. 153), mais qui repose également sur des pratiques parfaitement concrètes : « Effacer, au sens grec, c'est détruire par surcharge : sur telle tablette officielle blanchie à la chaux, on repasse une couche d'enduit et, une fois recouvertes les lignes condamnées à disparaître, voilà l'espace prêt pour un nouveau texte. [...] Effacer ? Rien que de très banal, le tout-venant de la vie politique » (p. 153). On comprend alors que ce *me mnesikakeîn* conserve, non pas la mémoire de l'événement, mais la prescription d'oubli et constitue par là même une sorte de mémoire de l'oubli.

Les articles rassemblés dans ce numéro se penchent davantage sur les phénomènes explicites de mémoire que de démemoire ou d'oubli. Mais qu'il s'agisse du genre littéraire des mémoires (A. Coudreuse), des proverbes et de la parémie en général (G. Achard-Bayle et B. Schneider), des tropes de la mémoire textuelle (S. Lawson) ou des désignants d'événements (L. Calabrese), toute mémoire discursive et textuelle, qui s'inscrit dans les mots et les discours, procède par oubli de ce qui ne sera pas elle. Comme le montrent G. Cislaru et F. Rakotoelina, le processus de la mémoire est complexe et hétérogène, activant tout en même temps plusieurs fonctions cognitives, comme le langage, l'émotion et l'organisation expérientielle, qui s'articulent elles-mêmes avec les données culturelles, sociales et historiques.

Références

- Aristote, 1980, *La Poétique*, R. Dupont-Roc et J. Lallot (éd. et trad.), Paris, Le Seuil, « Poétique »
- Ashcroft W., G.Griffiths et H. Tiffin, 1989, *The Empire Writes Back. Theory and Practice in Post-Colonial Literature*, Londres, Routledge.
- Barthes R., 1973, *Le Plaisir du texte*, Paris, Le Seuil, « Poétique ».
- Bergson, B, 1896, *Matière et Mémoire. Essai sur la relation du corps à l'esprit*, Paris, Alcan.
- Binet, A, 1894, *Psychologie des grands calculateurs et joueurs d'échecs*, Paris, Hachette.
- Bloom H., *The Western Canon. The Books and School of the Ages*, New York, Riverhead Books.
- Boileau-Despréaux N., 1674, *Art poétique*, dans *Œuvres*, G. Mongrédien (éd.), Paris, Garnier 1961
- Boileau-Despréaux N., 1701, *Œuvres complètes*, Paris, Mame.
- Borges, *Œuvres complètes*, t. I, éd. J. P. Bernès, Paris, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1993, p. 1584
- Carruthers, M., 2002, *Le Livre de la Mémoire. Une étude de la mémoire dans la culture médiévale (The Book of Memory. A Study of Memory in Medieval Culture, 1990)*, trad. fr. D. Meur, Paris, Macula, coll. « Argo », 2002.
- Carruthers, M., 2002 (bis), *Machina memorialis. Méditation, rhétorique et fabrication des images au Moyen Âge (The Craft of Thought. Meditation, Rhetoric, and the Making of Images. 400-1200, 1998)*, trad. fr. F. Durand-Boguert, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires ».
- Compagnon A., 1979, *La Seconde Main ou le travail de la citation*, Paris, Le Seuil, « Poétique ».
- Courtine J.-J., 1981, « Quelques problèmes théoriques et méthodologiques en analyse du discours. À propos du discours communiste adressé aux chrétiens », *Langages* 62, « Analyse du discours politique », Paris, Larousse, p. 9-128.

- Didi-Huberman, G., 2002, *L'image survivante. Histoire de l'art et temps des fantômes selon Aby Warburg*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Paradoxe ».
- D'Souza D., 1992, *Illiberal Education. The Politics of Race and Sex on Campus*, New York, Vintage Books.
- Freud, S., 1900, *Die Traumdeutung*, Leipzig und Wien, Franz Deuticke.
- Gonac'h Jeanne, 2007, « Pratiques de redénomination des rues à Vitrolles », dans Cislaru G. et al. (dir.), *L'acte de nommer. Une dynamique entre langue et discours*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle, p. 101-114.
- Halbwachs, M., 1925, *Les Cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Alcan, coll. « Travaux de l'Année sociologique ».
- Hellégouarc'h P., 2006, « L'Intertextualité, espace transversal : mémoire, culture et imitation », dans X. Garnier et P. Zoberman (dir.), *Qu'est-ce qu'un espace littéraire ?*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, p. 65-77.
- Jenny L., 1976, « La Stratégie de la forme », *Poétique* 27, p. 257-281.
- Kristeva J., 1974, *Révolution du langage poétique*, Paris, Le Seuil, « Poétique »
- La Bruyère, 1995, *Les Caractères*, E. Bury (éd.), Paris, Le Livre de poche.
- Le Goff, J., 1988, *Histoire et Mémoire*, Gallimard, 1986, rééd. coll. « Folio », 1988.
- Loroux N., 2005 [1997], *La cité divisée. L'oubli dans la mémoire d'Athènes*, Paris, Payot et Rivages.
- Luria, A., 1995, « Une prodigieuse mémoire », in *L'Homme dont le monde volait en éclats*, trad. F. Mariengof et N. Rausch de Traubenberg, Paris, Éd. du Seuil.
- Miller N. K., 1986, *The Poetics of Gender*, New York, Columbia University Press.
- Miller N. K., 1990, *Subject to Change. Reading Feminist Writing*, New York, Columbia University Press.
- Moirand S., 2003 « Les lieux d'inscription d'une mémoire interdiscursive » in *Le langage des médias : des discours éphémères ?*, Paris, L'Harmattan, p. 83-111.
- Moirand S., 2004, « De la nomination au dialogisme : quelques questionnements autour de l'objet de discours et de la mémoire des mots », in Cassanas A. et al. (dir.), *Dialogisme et nomination*, Publications de l'université Paul-Valéry, Montpellier 3, p. 27- 61.
- Moirand S., 2007, *Les discours de la presse quotidienne*, Paris, PUF.
- Montaigne M. de, 1965, *Les Essais de Michel de Montaigne*, P. Villey (éd.), rééd. V.-L. Saulnier, Paris, PUF.
- Nora P., 1984, *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard (3 tomes).
- Pascal B., 1992, *Les Provinciales. Pensées et opuscules divers*, G. Ferreyrolles et Ph. Selliers édés., Paris, Pochothèque, 1992-1999.
- Paveau M.-A., 2006, *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle.
- Pêcheux M., 1975, *Les Vérités de La Palice. Linguistique, sémantique, philosophie*, Paris, Maspero,
- Pêcheux M., 1984, « Rôle de la mémoire », dans Achard P. et al. (dir.), *Histoire et linguistique*, Paris, Éditions de la MSH, p. 261-267.
- Pradeau, C., 2003, « Le sentiment de déjà-lu dans l'œuvre de Jacques Roubaud », *Poésies et poétiques contemporaines*, dir. Daniel Guillaume, Cognac, Le temps qu'il fait, pp. 203-225.

- Pradeau, C. et Samoyault, T. (dir.) , 2005, *Où est la littérature mondiale ?*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes.
- Pradeau, C., 2008, « Conseils balzaciens », in *L'Écrivain préféré* (dir. M. Macé et C. Pradeau), *Fabula LHT*, n° 4, mars 2008, site *Fabula*, adresse Internet : <http://www.fabula.org/lht/4/Pradeau.html>.
- Ricœur, P., 2000, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « L'ordre philosophique ».
- Riffaterre M., 1979, « Sémiotique intertextuelle : l'interprétant », *Revue d'Esthétique* 1979 (1-2), *Rhétoriques, sémiotiques*, Paris, « 10/18 », p. 128-250
- Riffaterre M., 1980, « La Trace de l'intertexte », *La Pensée* 215, p. 4-18.
- Robin R., 2001, *Berlin chantiers : essai sur les passés fragiles*, Paris, Stock.
- Robin R., 2004, « Entre histoire et mémoire », in Müller B. (dir.), *L'histoire entre mémoire et épistémologie. Autour de Paul Ricœur*, Éditions Payot Lausanne, p. 39-73.
- Roubaud, J., 1993, *L'invention du fils de Leoprepes. Poésie et Mémoire*, Saulxures, Circé.
- Samoyault, T., 2001, *L'Intertextualité. Mémoire de la littérature*, Paris, Nathan, coll. « 128 ».
- Schlanger, J., 2008, *La mémoire des œuvres*, rééd. revue et augmentée, préface de C. Pradeau, Lagrasse, Verdier/Poche, 2008.
- Thibaudet, A., *Histoire de la littérature française (de 1789 à nos jours)*, éd. L. Bopp et J. Paulhan, Paris, Stock,
- Weinrich, H., 1999, *Léthé. Art et critique de l'oubli (Kunst und Kritik des Vergessens, 1997)*, trad. fr. D. Meur, Paris, Fayard.
- Yates, F. A., 1975, *L'Art de la mémoire (The Art of Memory, 1966)*, trad. fr., Paris, Gallimard, coll. « Bibl. des Histoires ».

Marie-Anne Paveau, Christophe Pradeau, Pierre Zoberman